



The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

CATHERINE RÉMY, *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*

Paris, Economica, 2009, 212 p.

L'ouvrage de Catherine Rémy, issu de sa thèse soutenue en 2005, s'inscrit dans le cadre de l'ethnographie de l'action proposée par Albert Piette (1996), mais aussi dans la réflexion anthropologique sur les frontières d'humanité menée par Luc Boltanski (2004). Reprenant les principes de l'ethnométhodologie, elle propose d'étudier les interactions entre les humains et les animaux en cherchant à rendre à ces derniers leur présence, c'est-à-dire leur capacité à surprendre et faire réagir les interactants. Elle cherche ainsi à dégager le sol instable des interactions ordinaires où les catégories anthropologiques sont brouillées. C'est pourquoi elle étudie des situations où la mise à mort des animaux est considérée comme ordinaire, c'est-à-dire où ce qui peut être vu comme la plus grande transgression apparaît comme le cadre même de l'interaction. Elle se réclame ainsi de l'approche interactionniste proposée par Ervin Goffman. « *L'activité de mise à mort, dans la mesure où elle opère une rencontre entre transgression et habitude, nécessite plus que d'autres l'instauration d'un équilibre entre des éléments disparates, la gestion d'affects contradictoires, et pour ce faire elle invite ses exécutants, directs ou indirects, à cultiver leur sens du tact* » (p. 192).

Cette approche interactionniste la conduit à se distinguer de deux approches des relations entre humains et animaux. D'une part, elle intervient dans les débats sur la « question animale » posant la question du droit des animaux face aux souffrances qui leur sont imposées par les humains. Cette approche a, selon elle, pour inconvénient de considérer comme tracée la frontière entre les humains et les animaux, en vue de la transgresser par des actions militantes ou la soutenir par une approche juridique, au lieu de voir comment elle se construit dans des interactions. D'autre part, reprenant les objections adressées par Vincent Descombes au « mentalisme », elle critique l'approche symbolique des relations entre humains et animaux, dans laquelle les animaux sont des supports pour des processus de pensée issus de l'interaction entre humains. Le but de Catherine Rémy est bien de décrire l'interaction entre humains et animaux comme telle, en accordant aux deux parties de l'interaction la compétence nécessaire pour se manifester en tant qu'acteurs.

On pourrait alors être surpris de voir la mise à mort comme une interaction, car c'est bien une situation limite où l'animal apparaît comme passif, objectivé sous le regard du bourreau. Pourtant, l'analyse fine des interactions conduit Catherine Rémy à mettre en lumière des situations où l'animal se manifeste comme sujet par sa capacité à résister au geste objectivant de l'humain, et ainsi à susciter en lui une réaction émotive. Cette approche se distingue ainsi d'un interactionnisme strict comme celui proposé par Arnold Arluke et Christoph Sanders (1996), qui cherchent à saisir le « point de vue de l'animal » par empathie. Elle est plus proche de celle de Michael Lynch (1988) qui décrit la coexistence au sein du laboratoire de deux visions de l'animal, comme « objet technique analytique » et comme « créature naturelle holistique ». L'approche ethnométhodologique conduit moins à prendre le point de vue de l'animal qu'à montrer comment l'animal force l'homme à changer de point de vue, produisant ainsi des émotions allant de la colère au rire en passant par la gêne. Elle se rapproche ainsi, bien qu'elle ne les cite pas, de perspectives anthropologiques comme les travaux d'Eduardo Viveiros de Castro (1992) montrant que les rituels de mise à mort consistent à prendre le « point de vue de l'ennemi ».

La méthode de Catherine Rémy la conduit ainsi à analyser des interactions dans des dispositifs différents pour comparer les formes que prend ce basculement de point de vue. Elle défend ainsi une « ethnographie situationnelle et comparée » qui saisit les dispositifs indépendamment de leur contexte macro-social au profit de la mise en lumière de micro-interactions. Elle est ainsi proche de la démarche de Nicolas Dodier (1995) dégageant les formes d'un « comportement respectueux » et d'un « comportement brutal » dans plusieurs situations d'interaction entre des hommes et des machines. Elle distingue ainsi des séquences d'action propres aux dispositifs, dans lesquelles elle retranscrit des notes de ses carnets de terrain, et des interprétations qui en montrent les homologues avec d'autres dispositifs. À chacun de ces dispositifs correspond un cadrage, c'est-à-dire une manière de percevoir et qualifier les participants à l'interaction : l'abattoir mobilise des animaux de boucherie, le cabinet vétérinaire des animaux de compagnie, le laboratoire des animaux d'expérimentation. Mais chacun de ces cadrages est bouleversé par le geste de la mise à mort, qui joue ici le rôle d'invariant.

L'analyse de l'abattoir porte sur la tension entre l'industrialisation et l'humanisation qui s'y joue depuis la création de ce dispositif au dix-neuvième siècle. L'abattoir transforme en effet l'animal en entité homogène découpée par une machine à produire de la viande, comme l'attestent les analyses classiques d'Upton Sinclair, Bertolt Brecht ou Georges Duhamel. Parallèlement, la construction de l'abattoir vise à écarter la mise à mort de l'espace public, et la montée de sensibilités protectionnistes conduit à prendre en compte de façon réglementaire la souffrance de l'animal, notamment avec l'introduction du pistolet d'assommage. L'ethnographie menée dans le Massif Central complète ces analyses d'archives en décrivant l'abattoir comme un espace d'initiation à la mise à mort. La séparation entre le secteur « propre » et le secteur « souillé » avait été analysée par Noëlie Vialles (1987) dans l'espace structuré de l'abattoir, mais Catherine Rémy l'analyse dans l'ordre conversationnel de l'interaction. Elle y découvre une distinction entre tueurs et non-tueurs, groupe auquel appartient de fait l'ethnographe, mais aussi le vétérinaire. C'est un des motifs essentiels de l'ouvrage que d'analyser l'effet que produit sur l'interaction la présence d'un observateur. De fait, la mise à mort apparaît comme problématique dès lors qu'elle est observée par un « profane » qui rappelle d'autres qualifications possibles de l'animal abattu, et introduit ainsi la possibilité de la dénonciation critique. Mais la différence entre le sacré et le profane apparaît également entre les acteurs ordinaires de l'abattoir, dans la relation entre tueurs et non-tueurs. Les tueurs peuvent se moquer des non-tueurs en exerçant leur prestige d'initiés, mais les non-tueurs peuvent les stigmatiser en les renvoyant à leur souillure par l'énoncé « Allez, va tuer ! » Le caractère problématique de la mise à mort se manifeste enfin dans l'interaction entre tueurs et animaux, puisque les tueurs confient redouter un geste dangereux de l'animal au moment où celui-ci entre dans le « piège ». Catherine Rémy forge le terme de « subjectivation négative » pour décrire ces moments où l'animal n'apparaît plus comme une victime innocente avec laquelle il est possible d'entrer en empathie, mais comme une vie résistante dont les comportements imprévisibles peuvent être dangereux. L'abattoir apparaît ainsi comme le lieu d'une « mise en scène » alternant trois styles : le « style neutre », considérant l'animal de façon objective à travers un geste expert, le « style sensible », le traitant avec respect en suivant les réglementations, et le « style violent », qui valorise l'affrontement avec les animaux et parfois avec les hommes. Ces différentes qualifications de la situation d'abattage varient selon l'espèce animale abattue : la vache et le mouton sont plutôt qualifiés de façon neutre, le chevreau et le cheval de façon sensible, le porc de façon violente.

Si le vétérinaire était une figure marginale de cette ethnographie d'abattoir (ce qui la distingue du travail mené par Séverin Muller (2008) sur les relations professionnelles dans l'abattoir), il devient une figure centrale dans l'ethnographie d'un cabinet de consultation où il pratique l'euthanasie, dont il possède la prérogative. En reprenant les analyses de Ronald Hubscher (1998), et en les complétant par la consultation des archives du *Bulletin de la Société de médecine vétérinaire*, Catherine Rémy trace un portrait du médecin vétérinaire partagé entre une « pratique sur l'animal » et une « pratique pour l'animal », « entre soin et gestion ». Le vétérinaire de cabinet fait moins face à l'animal qu'à un « couple maître-animal », qui, dans le cas de l'élevage rural, revient effectivement à la gestion de troupeau davantage qu'au souci de la singularité. L'observation d'une clinique en milieu urbain employant deux vétérinaires et trois auxiliaires est l'occasion de s'interroger sur l'euthanasie. A la différence de l'abattage, dont la violence donne lieu à une mise en scène, même si c'est dans l'espace initiatique réservé aux « tueurs », l'euthanasie est une mort douce et effacée, qui s'effectue dans la « coulisse » de la clinique. Alors que sur la scène de l'interaction avec les maîtres des animaux, le vétérinaire adopte un « style sensible », il tend davantage au « style neutre » dans la coulisse où il euthanasie. Le style sensible permet de discuter de la nécessité de l'euthanasie, en envisageant la possibilité de la mise à mort pour soulager le maître davantage que l'animal, tandis que le style neutre permet de l'effectuer de façon experte. Apparaissent ici deux modes de cadrage qui n'étaient pas mis en lumière dans l'analyse de l'abattage : la personnalisation, produit d'une histoire commune entre les hommes et les animaux, et la corporéisation, qui soumet l'animal au regard clinique du vétérinaire, comme « bon patient » facile à opérer ou comme « réserve d'humeurs » polluante. Catherine Rémy en conclut que l'animal chez le vétérinaire ne se manifeste pas tant comme sujet qu'à travers la relation personnelle qu'il noue avec son maître. Le vétérinaire nie sa relation intersubjective avec l'animal : « je ne m'attache pas aux animaux » dit l'un, tandis que l'autre reconnaît : « j'ai tellement l'habitude du contact avec les animaux que, quand je pars en vacances, ça me manque ».

Le troisième dispositif examiné est celui de l'expérimentation sur des animaux de laboratoire. Ici Catherine Rémy se confronte aux thèses « animalistes » qui défendent un droit des animaux, car c'est sur ces laboratoires que se concentrent majoritairement leurs critiques. Il s'agit donc de montrer que la distinction entre cadrage objectivant et cadrage subjectivant permet de répondre à cette thèse de l'intérieur du laboratoire. Si l'animal de laboratoire apparaît davantage comme un sujet de revendication morale que l'animal de boucherie, c'est que dans son cas l'identification à l'humain est le motif même de sa mise à mort (puisque c'est elle qui justifie l'usage de l'expérimentation animale pour la médecine humaine), alors que l'animal ramené à une viande est coupé de toute identification. On est ici sur le terrain de l'analogie au sens que Philippe Descola (2005) a donné à ce terme : la substitution de l'animal à l'homme repose sur leur analogie, mais suppose aussi d'affirmer leur différence pour rendre la mise à mort possible. Philippe Descola propose de considérer le sacrifice comme l'opération qui permet de ramener la prolifération analogique à une finalité subjective ; c'est aussi la thèse que défend Catherine Rémy, en s'appuyant davantage sur les analyses de Michael Lynch (1988), mais aussi sur le terme mobilisé par les acteurs de l'expérimentation elle-même. Peut-on considérer l'expérimentation animale comme un sacrifice des animaux à une cause supérieure, celle de la santé des humains ? Catherine Rémy pose la question, en signalant qu'il s'agit là seulement d'une analogie offrant des possibilités de description. L'analyse conversationnelle montre en effet que l'animal est considéré comme

victime innocente que l'on plaint : « Pauvre vieux, on va t'en faire des choses ! ». Mais ce propos est tenu par un « éleveur », distinct des « tueurs », qui tendent plutôt vers la subjectivation négative lorsque l'animal résiste à la mise à mort. De fait, l'un des « tueurs » de l'abattoir expérimental a travaillé auparavant dans un abattoir industriel, mais il remarque qu'en laboratoire le tueur doit savoir tout faire en l'absence de division du travail, ce qui introduit une plus grande tension lorsque l'animal résiste à la mise à mort.

La conclusion récapitule les trois dispositifs examinés et la démonstration suivie. À la suite de Luc Boltanski (2004), Catherine Rémy propose de décrire comme une « logique du moindre mal » l'ensemble des stratégies déployées par les acteurs pour contourner une contradiction entre deux cadrages de l'interaction. Mais son approche est moins grammaticale – elle ne cherche pas à voir comment les acteurs s'arrangent avec la contradiction en déployant des règles de justification – que fictionnelle : il s'agit de voir comment le basculement de cadrage permet d'imaginer la situation autrement. L'analogie entre les humains et les animaux introduit en effet au moment de la mise à mort – qui produit à la fois la plus grande identification et la plus grande distanciation – non pas l'indignation devant l'injustice mais plutôt des sentiments de gêne, non pas une contradiction mais une tension. Le rire apparaît à plusieurs reprises comme la façon dont les acteurs se tirent de cette tension. C'est le rire de l'abatteur qui dit à l'ethnographe « Tu veux pas qu'on te le fasse », le rire du vétérinaire qui imite les animaux devant leurs maîtres, le rire de l'expérimentateur qui évoque « le sang qui gicle » en citant des films « gore ». La fiction permet ici de jouer sur le basculement de cadrage sans poser le problème de la justification de la mise à mort. Seule la notion de sacrifice appliquée à l'expérimentation affronte ce problème de la justice, dans un contexte de forte critique, mais elle est une simple analogie, jouant elle-même sur l'analogie entre l'homme et l'animal. L'analyse conversationnelle renouvelle ici profondément la réflexion sur les frontières d'humanité, en saisissant de façon fine l'ensemble des cadrages disponibles pour une interaction limite.

En se concentrant sur l'interaction entre les humains et les animaux au moment de la mise à mort, Catherine Rémy laisse cependant de côté l'ensemble des relations plus durables entre humains et animaux. C'est le basculement d'un cadrage à un autre qui l'intéresse, davantage que la formation de chacun de ces cadres. L'un des apports essentiels de l'ouvrage est la distinction entre subjectivation positive – empathie – et subjectivation négative – résistance – qui enrichit fortement la discussion sur la possibilité de considérer l'animal comme un sujet. Mais en se concentrant sur ce deuxième mode de subjectivation, qui se produit de façon soudaine et violente, Catherine Rémy laisse de côté le premier. Or celui-ci est le résultat d'un ensemble de relations de soin qui précède la mise à mort, que ce soit dans la nuit de jeûne précédant l'abattage des animaux de boucherie, dans les travaux plus quotidiens du vétérinaire sur ses « patients » ou dans les efforts de l'expérimentateur pour faire vivre un animal malade. Il existe une véritable asymétrie entre les deux formes de subjectivation analysées par Catherine Rémy, et on aurait pu souhaiter que cette asymétrie soit davantage soulignée pour décrire les effets de pouvoir dans leur dimension temporelle. L'analyse proposée ici décrit la mise à mort comme une variation de points de vue dans une situation tendue ; on pourrait aussi montrer qu'elle intervient de façon soudaine dans un continuum de soins – où la notion de risque introduit une temporalité spécifique. Catherine Rémy cite les analyses de Catherine et Raphaël Larrère (2001) sur le « contrat domestique », mais ne pousse pas jusqu'au bout leurs conséquences : si le contrat « échange de soins contre denrées

animales » est rompu, la « subjectivation négative » fait apparaître l'animal-sujet comme une figure spectrale venant rappeler aux humains l'inégalité de ce contrat auquel elle a consenti. Et ce serait pour éviter les troubles de cette figure spectrale que les modes alternatifs de la « personnalisation » et de la « corporéisation » seraient introduits. Cette remarque vise seulement à prolonger l'analyse stimulante de cet ouvrage novateur, qui apporte une véritable contribution à la fois théorique et ethnographique sur une question controversée.

Frédéric KECK

Laboratoire d'anthropologie sociale (CNRS-EHESS)

Bibliographie

- Arluke A., Sanders C. (1996) *Regarding Animals*, Philadelphia, Temple University Press, 218 p.
- Boltanski L. (2004) *La condition fœtale : une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Paris, Gallimard, 420 p.
- Descola P. (2005) *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 623 p.
- Dodier N. (1995) *Les hommes et les machines, la conscience collective dans les sociétés technicisées*, Paris, Métailié, 384 p.
- Hubscher R. (1998) *Les maîtres des bêtes. Les vétérinaires dans la société française, XVII^e-XX^e siècle*, Paris, Odile Jacob, 441 p.
- Larrère C., Larrère R. (2001) L'animal, machine à produire : la rupture du contrat domestique, in: *Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être ?*, Burgat F., Dantzer R. (éds), Versailles, INRA Editions, 9-24.
- Lynch M. (1988) Sacrifice and the transformation of the animal body into a scientific object: Laboratory culture and ritual practice in the Neurosciences, *Social Studies of Science* 18(2), 265-289.
- Muller S. (2008) *À l'abattoir. Travail et relations professionnelles face au risque sanitaire*, Versailles, Quae-MSH, viii-304 p.
- Piette A. (1996) *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Paris, Métailié, 202 p.
- Vialles N. (1987) *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, viii-162 p.
- Viveiros de Castros E. (1992) *From the Enemy's Point of View: Humanity and Divinity in an Amazonian Society*, University of Chicago Press, 411 p.